

Sao Paulo, terre d'immigration japonaise

M LE MAGAZINE DU MONDE | 22.07.2016 À 06H41 • MIS À JOUR LE 23.07.2016 À 10H42

La plus grande communauté japonaise hors de l'Archipel, les « Nikkei », constitue l'une des forces vives de la mégalopole.

Par Pierre Jaxel-Truer

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2016/07/22/sao-paulo-terre-d-immigration-japonaise_4973039_4500055.html#yBHIODR2qSsuJj3S.99



Les Nikkei continuent à faire vivre leurs traditions. KIM BADAWI POUR M LE MAGAZINE DU MONDE

Il y a plein de bonnes raisons de faire un saut à l'Unique, si vous passez à Sao Paulo. De la terrasse perchée de cet hôtel de luxe, cette pieuvre urbaine désordonnée, pétaradante, au charme fuyant, se grime soudain comme par enchantement en une New York sud-américaine : le parc d'Ibirapuera prend des grands airs de Central Park et les gratte-ciel fatigués de l'avenue Paulista se transforment en une inattendue « skyline ».

Au restaurant, vous pouvez aussi, si votre portefeuille est d'accord et si le cœur vous en dit, vous régaler d'un tartare de bœuf de Kobé saupoudré de caviar, en observant avec l'œil d'un Lévi-Strauss amateur la parade de la bourgeoisie pauliste. Enfin, qui sait, vous aurez peut-être la chance de croiser Ruy Ohtake, qui passe de temps en temps profiter de son œuvre.

Des arrivées sur cinq générations

Ce petit homme chenu, aussi espiègle que charmant, est l'un des architectes les plus en vue de la capitale économique du Brésil et le père de l'Unique. Posé dans le quartier chic de Jardim, comme en suspension, ce bâtiment en forme de demi-cercle est devenu l'un des emblèmes de Sao Paulo. Ruy Ohtake, lui, est une porte ouverte sur sa ville.

Il en connaît les qualités évidentes – l'énergie, la force brute de ses 20 millions d'habitants, banlieue comprise – et les défauts tout aussi criants – le développement anarchique et spéculatif, l'impossibilité de l'appréhender en quelques jours, qui effraie tant les touristes.

Et cet architecte star symbolise aussi un morceau passionnant de -l'histoire du pays. Celui de l'immigration japonaise, dont le sang irrigue les veines du melting-pot que constitue la plus grande mégalopole d'Amérique du Sud.

« LES MIGRANTS QUI VIENNENT AU DÉBUT DU XXE SIÈCLE FUIENT LA MISÈRE AU JAPON. LA PLUPART SONT RURAUX, PEU ÉDUQUÉS, ET NE CHERCHENT PAS À S'INTÉGRER. » KOICHI MORI, PROFESSEUR À L'USP

Ce chapitre du roman national brésilien s'écrit sur plus d'un siècle et cinq générations. Il est fait de sueur, de larmes, de drames. Mais, tout au bout du chemin, il y a Ruy Ohtake et beaucoup d'autres.

« Dans le style de cet hôtel, beaucoup de gens veulent voir une influence de ma culture japonaise, s'amuse-t-il en faisant visiter l'Unique. Personnellement, je n'en vois aucune. Si elle existe, elle est inconsciente. » A 78 ans, il se montre à l'évidence plus fier de son intégration au Brésil que de ses racines. Il confie d'ailleurs ne baragouiner que quelques phrases dans la langue de ses ancêtres. Juste assez pour -commander un saké.

« Blanchir » la population

Les descendants d'immigrés japonais, dit-on, forment au Brésil une troupe de près de deux millions de personnes. C'est le foyer de population d'origine nipponne le plus important hors de l'Archipel. L'Etat de Sao Paulo en fut la matrice et demeure son cœur battant. La ville et les vastes campagnes environnantes compteraient 600 000 Nikkei, comme on appelle ici ces Brésiliens qui ont un peu – ou beaucoup – d'ADN d'origine nipponne.



A São Paulo, le quartier de Liberdade revendique son identité nipponne. KIM BADAWI POUR M LE MAGAZINE DU MONDE

L'histoire commence d'un mauvais pied en 1908, à l'aube du XXe siècle. Après l'abolition de l'esclavage au Brésil, en 1888, la région a besoin de main-d'œuvre pour ses plantations de café, l'or noir des descendants de colons.

L'élite de l'époque, qui redoute l'essor des Noirs affranchis, fait alors venir des Italiens. Pour « blanchir » la population, sans vergogne. Mais la source se tarit. Rome ferme la vanne, en raison des conditions indignes faites aux arrivants.

C'est alors que, faute de mieux et sans réelle envie de part et d'autre, la porte s'ouvre aux Japonais. « Les migrants qui viennent à cette époque fuient la misère au Japon. La plupart sont des ruraux, peu éduqués, qui ne cherchent pas à s'intégrer et veulent juste gagner de l'argent avant de repartir », raconte le professeur Koichi Mori, de l'université de Sao Paulo (USP). Ils vivent donc en vase clos et créent leurs propres écoles, où ils entretiennent le culte nostalgique du pays du Soleil-Levant.

Des allers-retours au gré de l'Histoire

Avant la seconde guerre mondiale, 170 000 Japonais posent ainsi leurs valises au Brésil, en rêvant d'un hypothétique retour au pays. Las, le conflit vient les dresser un peu plus contre leur terre d'accueil. Le Brésil, non sans circonvolutions, s'engage avec les Alliés. Le Japon rejoint l'Axe. Les immigrants – parfois à raison – sont accusés d'intelligence avec l'ennemi et soumis à des lois d'exception. Spoliés de leurs biens et privés de moyens de communication. Le choc est rude.

« ENTRE 1958 ET 1988, LE TAUX DE COUPLES MIXTES EST PASSÉ DE 13 % À 46 %. » KOICHI MORI, PROFESSEUR À L'USP

Après la guerre, le Japon est détruit, exsangue, n'offre plus aucune perspective de retour. Les Japonais du Brésil n'ont d'autre choix que rester. Ironie du sort, ils sont même rejoints par de nouveaux arrivants.

Une fois encore, ceux-là fuient la misère de l'Archipel, qui met du temps à se relever dans le champ de ruines. L'immigration reprend jusque dans les années 1970. Mais, cette fois, les Japonais comprennent qu'ils doivent s'intégrer, s'adapter, vaille que vaille. « Entre 1958 et 1988, le taux de couples mixtes est passé de 13 % à 46 % », explique Koichi Mori. Le grand mix a commencé. Il se poursuit encore.

A Sao Paulo, le quartier de Liberdade (prononcez « liberdadji ») témoigne de cette longue histoire. Dans le fatras de la ville, c'est l'un des rares qui affichent une vraie identité. Dans ses rues, balisées de lanternes rouges, se nichent de nombreux restaurants et bars où l'on peut trinquer au saké, avaler un ramen, croquer des sushis.

Derrière le comptoir du Kintaro, chaleureuse izakaya (bar), Taka Komamoto raconte un parcours semblable à celui de beaucoup d'autres, à cheval entre deux cultures. Jeune sumotori talentueux, il pouvait quitter son Brésil natal pour tenter l'aventure professionnelle au Japon. Mais il n'a pas voulu.

« C'est une vie très rigide, très dure, traditionnelle. Cela aurait été un changement auquel je n'étais pas prêt. Je suis trop brésilien », rigole-t-il. Ce solide gaillard de 115 kilos s'est consolé avec dix titres dans le championnat amateur du Brésil. Un monde qu'il a vu évoluer. Désormais, « 80 % des pratiquants ne sont plus des descendants de Japonais », assure-t-il. Le sport a joué un rôle-clé dans le phénomène d'intégration. Comme souvent.

La logique du marché avant celle du cœur

Le judo, en particulier, s'est installé dans la culture brésilienne, en offrant une moisson de médailles. Chiaki Ishii, le pionnier de cette aventure, va sur ses 75 ans. Né au Japon en 1941, cet homme minéral, qui parle sans bouger lèvres ni paupières, est arrivé au Brésil à 22 ans. Pour devenir sans passion ouvrier agricole. Son kimono dans le sac, il a vite préféré la poudre d'escampette aux grains de café. Il est parti à la découverte de son nouveau continent.

« Je n'avais rien mais j'allais de pays en pays. Je défiais des boxeurs et des lutteurs. Il fallait que je gagne, avec mon judo. Et je gagnais. Je n'avais pas le choix. Après, ceux que je battais voulaient apprendre et me payaient, raconte-t-il. C'est mon parcours de samouraï. Cela m'a rendu plus fort. » Chiaki Ishii fut le premier à décrocher une breloque olympique en judo pour son nouveau pays, aux Jeux de Munich en 1972.



Eduardo Mitsumoto, directeur du « São Paulo Shimbun », un journal en langue japonaise. KIM BADAWI POUR M LE MAGAZINE DU MONDE

Ses succès, naguère, ont dû trouver bonne place à la « une » du Sao Paulo Shimbun. Le tirage de ce quotidien en langue japonaise, que l'on trouve toujours à Liberdade, est passé de 40 000 exemplaires dans les années 1980 à 10 000 exemplaires.

Selon son directeur, Eduardo -Mizumoto, il ne faut cependant pas voir dans cette érosion un désintérêt des jeunes générations de Nikkei pour leur culture japonaise, mais simplement la conséquence de la crise de la presse.

« Ce désintérêt a pu exister. Mais, à partir des années 1980, le Japon a ouvert ses portes aux descendants d'immigrés installés au Brésil. Depuis, beaucoup sont partis, sont revenus, sont repartis, sont revenus... Ça a réveillé la curiosité des jeunes, qui savent qu'il peut y avoir une opportunité », raconte-t-il.

Voilà un autre pan, encore ouvert, de l'histoire des -Japonais du Brésil. Celui des dekassegui, comme on appelle ceux qui repartent travailler dans l'Archipel. C'est alors que les Nippo-Brésiliens n'y pensaient plus vraiment que la porte s'est ouverte. Le Japon, en plein boom économique, avait besoin de main-d'œuvre étrangère pour ses usines. Autant puiser dans le réservoir de demi-frères -d'Amérique du Sud...

« POUR MOI, TOUT S'EST BIEN PASSÉ AU JAPON. MAIS POUR MA SŒUR, ÇA A ÉTÉ TRÈS DIFFICILE. C'EST UN PAYS PLUS FERMÉ. » THAÏS YOSHIMURA DINIZ

Un quart des descendants de Japonais auraient, ainsi, emprunté le chemin du retour. L'ampleur du phénomène a varié, lors des dernières décennies, au gré des besoins économiques du Japon. Il a été rythmé, aussi, par les crises brésiliennes. C'est ainsi. La logique du marché passe avant celle du cœur. Le mouvement pendulaire s'organise au gré des besoins et des opportunités. La crise actuelle, au Brésil, relance la machine.

Les dekassegui, une fois arrivés au Japon, ont connu des fortunes diverses. Certains se sont adaptés. D'autres non. Beaucoup ne parlaient plus la langue et se sont aperçus qu'ils étaient considérés là-bas comme des Brésiliens, eux qui se sentaient si Japonais au Brésil...

Thaïs -Yoshimura Diniz, une étudiante de 23 ans, a passé son enfance au Japon. Elle est partie dans les bagages de ses parents alors qu'elle n'avait que 1 an. Puis elle est revenue adolescente au Brésil. « Pour moi, tout s'est bien passé au Japon. Mais pour ma sœur, qui avait trois ans de plus, ça a été très difficile. Là-bas, tout est mieux organisé, mais c'est un pays plus fermé », raconte-t-elle. Thaïs se sent « nippo-brésilienne » et se voit bien désormais passer sa

vie à jouer à saute-mouton entre les deux pays. Sa grande sœur Flavia, elle, est devenue avocate à Sao Paulo et ne veut plus poser un orteil à Tokyo.

Une place de choix dans l'élite brésilienne

Comme Flavia, de nombreux Nikkei se sont aujourd'hui fait une place de choix dans l'élite de la capitale économique du Brésil. A l'université de Sao Paulo, la plus prestigieuse, ils accaparent 13 % des places, alors qu'ils ne représentent que 1 % de la population totale du pays. Cette statistique illustre leur réussite.

Kazuo Watanabe, ancien juge de l'Etat de Sao Paulo, fut l'un des premiers à percer le plafond de verre. « Quand j'ai voulu entrer dans la magistrature, dans les années 1960, mes amis me disaient que ce n'était pas possible. J'ai passé le concours, je l'ai eu, et je n'ai jamais subi ensuite la moindre discrimination », raconte-t-il. Il en a tiré une théorie. « Les Etats-Unis sont une force centrifuge, qui pousse les immigrés vers l'extérieur. Le Brésil est une force centripète, qui tire les immigrés vers son centre », veut-il croire.

Même si au Brésil, le racisme est aussi une réalité qui touche surtout les Noirs, descendants des esclaves, pourtant installés depuis des lustres. Ces dernières années, l'immigration japonaise a été relayée à Sao Paulo par un afflux d'Haïtiens, d'Africains, de Syriens, de Chinois, de Taïwanais, de Coréens... Et les Asiatiques sont plutôt mieux accueillis que les autres. Grâce aux pionniers japonais, probablement. L'histoire se répète sans tout à fait bégayer.

Les choses sont plus faciles. Ching Chun Chang, jeune étudiant taïwanais de l'USP, en est persuadé : « Ils nous ont ouvert la voie. Pour les Brésiliens, on est tous des Japonais ! » Une vieille blague, à Sao Paulo, disait ceci : pour entrer à l'USP, il faut tuer un Japonais. Le juge Watanabe affine le trait d'humour : « Maintenant, il faut tuer un Japonais, un Coréen ou un Taïwanais ! »

Pyong Lee, un jeune d'origine coréenne, vit à Sao Paulo son rêve américain. Avec son look de star de la K-pop, cet hypnotiseur de 23 ans, devenu une petite célébrité sur YouTube, est invité sur tous les plateaux télé. Il forme avec sa copine, un top-modèle brésilien, un couple à succès connu de tous les jeunes de la ville. « Sans vouloir me vanter, je crois que je suis la seule personnalité publique d'origine coréenne de toute l'Amérique latine », explique-t-il, en se vantant quand même un peu.

Son histoire est, comme beaucoup d'histoires d'immigrés, celle d'une émancipation. « Quand je me suis lancé dans le spectacle, ça n'était pas bien vu. Chez les Coréens, il faut faire des études et un métier sérieux, constate-t-il. Mais avec le succès, les regards changent. » Cette recette est universelle.

Cohabitation entre immigrés asiatiques

A Liberdade, derrière le trompe-l'œil des magasins et restaurants japonais, une population pousse l'autre. Il faut jeter un œil aux titres de propriété. « La plupart des boutiques appartiennent aujourd'hui à des Chinois et à des Taïwanais. Ils y font toujours travailler des Nikkei, pour l'image, parce que c'est plus vendeur, mais ce sont bien eux les propriétaires ! », raconte Eduardo Mizumoto, le patron du Sao Paulo Shimbun.

Les descendants de Japonais n'habitent plus là. Ils se sont éparpillés partout dans la ville, de mieux en mieux intégrés, Brésiliens parmi les Brésiliens. A Bom Retiro, le Sentier de la ville, les Coréens ont remplacé les juifs.

Poids des rancœurs historiques, la cohabitation entre les immigrés des différentes communautés asiatiques a parfois été plus difficile que leur installation dans la société brésilienne... Ainsi, il y a une dizaine d'années, les Nikkei avaient pris l'habitude d'organiser de grandes soirées dansantes, les baladas japas. Coréens et Chinois ont commencé à venir. Parfois pour le meilleur – quelques couples mixtes – et souvent pour le pire – de violentes bagarres.

Emerson Shunji Morikawa dévoile une belle cicatrice sur l'extérieur de sa main droite, stigmate de cette époque. Ce quadragénaire pressé continue d'organiser ces soirées dans des boîtes branchées de la ville. Mais elles ont changé de nom. Les baladas japas sont devenues des baladas orientales. C'est plus œcuménique. Et plus personne n'y fait le

coup de poing. « De plus en plus de Brésiliens viennent même draguer les Asiatiques », raconte l'homme d'affaires en riant.



Au Festival du Japon, les 8, 9 et 10 juillet 2016 à São Paulo. KIM BADAWI POUR M LE MAGAZINE DU MONDE

Il nous emmène sur Facebook, pour célébrer sa vision du melting-pot à la brésilienne. D'improbables groupes de rencontres aux noms sans équivoque – « J'aime les Japonaises », « Les -Japonaises et les autres » – ont fleuri. « Il y a de tout, parmi les membres. Des Japonais, bien sûr, mais aussi des blonds, des Blacks, qui veulent faire partie de notre monde... » Dans ces soirées, la musique est celle de toutes les jeunesses du monde. Les corps enfiévrés ondulent au rythme des basses des sets de techno.

« LES NIKKEI BÉNÉFICIENT D'UNE EXCELLENTE IMAGE. ILS SONT VUS COMME TRAVAILLEURS, HONNÊTES, TRÈS ATTACHÉS À L'ÉDUCATION DE LEURS ENFANTS. » KAZUO WATANABE, ANCIEN JUGE

Dans son bureau du quartier chic de Brooklin, où les immeubles sont protégés par des caméras et des gardes, ces incontournables compagnons de la réussite à Sao Paulo, le juge Watanabe résume à sa façon plus d'un siècle d'histoire. « En 2008, lors du centenaire du début de l'immigration, il y a eu un vrai engouement de la part des Brésiliens, incomparable à celui qu'il y avait eu pour des commémorations équivalentes pour les Italiens ou les Allemands », raconte-t-il. Une étude très sérieuse a été faite, pour savoir pourquoi. « La réponse est apparue évidente : les Nikkei bénéficient d'une excellente image. Ils sont vus comme travailleurs, honnêtes, très attachés à l'éducation de leurs enfants. » Les parias d'hier font désormais envie.

Enfoncé dans un canapé moelleux de l'Hôtel Unique, l'œil rivé sur la skyline de l'avenue Paulista, Ruy Ohtake raconte sa propre histoire. Sa mère, Tomie, est arrivée au Brésil juste avant la guerre. De passage, pour visiter des cousins. C'est la fureur du monde qui l'a coincée au Brésil. Les frontières fermées, lorsque tonnait la mitraille, elle a commencé à faire sa vie ici. Ses peintures et sculptures ont fait d'elle l'artiste la plus exposée dans les musées du pays. Elle a fait le choix d'embrasser la culture de sa terre d'accueil, d'abolir ses frontières. « Les enfants de Japonais, à l'époque, allaient dans des écoles japonaises. Même si c'était très mal vu à l'époque, ma mère m'a mis à l'école brésilienne », raconte Ruy Ohtake.

En quittant l'Hôtel Unique, nous avons rencontré Kleber, qui nous a offert pour finir une autre saga à la brésilienne. Ce gigantesque cerbère, costume noir et oreillette, veille sur le va-et-vient des clients. Il nous a vite raconté qu'il s'est marié à une métisse, moitié noire, moitié japonaise. « La mère de ma femme était la bonne d'un Nikkei. Il a couché avec elle, elle est tombée enceinte. Il n'a pas reconnu l'enfant. Ma femme a fini par lui faire un procès... »

Mais chez Kleber, le samedi, on mange quand même japonais. C'est leur tradition familiale. Et il aime ça. Bem-vindo a Sao Paulo !

Après-guerre, des escadrons de la mort contre les « cœurs sales »

C'est un épisode sombre et méconnu de l'histoire des Japonais au Brésil. De 1945 à 1947, la communauté s'est divisée, au sortir de la guerre. Des escadrons de la mort, lancés par le groupe terroriste Shindo Renmei, ont fait régner la terreur, en partant à la chasse de ceux qu'ils considéraient comme des « traîtres ». Pour comprendre cette histoire, il faut revenir en arrière.

Entre 1908 et le début de la deuxième guerre mondiale, près de 170 000 immigrants japonais se sont installés au Brésil, la plupart comme travailleurs agricoles dans des plantations de café de la région de São Paulo. Lorsque le conflit éclate, le Brésil rejoint les Alliés. Le Japon, lui, fait partie de l'Axe. La situation se tend entre les immigrants et leur terre d'accueil. Le Brésil vote des lois d'exception, qui privent la population d'origine japonaise de tout moyen de communication avec l'extérieur du pays.

Refus de la capitulation

Lorsque l'empereur Hirohito capitule, le 15 août 1945, beaucoup de Japonais du Brésil refusent d'y croire. Ces kachigumi (gagnants) restent fidèles à l'idéologie impériale, où l'empereur était un Dieu et la défaite considérée comme impossible. Le Shindo Renmei regroupe alors les plus vindicatifs de ces jusqu'au-boutistes, pour qui la capitulation nipponne ne pouvait être qu'une invention de la propagande américaine.

Ce groupe informel, structuré en cellules, s'en est pris à ceux qui admettaient la défaite, les makegumi (perdants). En deux ans, en 1946 et 1947, vingt-trois personnes ont été exécutées et près de 150 blessées, dans cette campagne terroriste intra-communautaire.

« Les Brésiliens, au début, n'y comprenaient rien. Ils n'avaient pas la bonne grille de lecture. Ils se sont demandé ce qui se passait, si c'était une bataille entre les communistes et les autres », explique Fernando Morais, auteur du livre *Les Cœurs sales*, en 2000, qui a exhumé cette histoire des oubliettes. Ce livre est devenu en 2011 un film, réalisé par Vicente Amorim.

Aiko Higuchi, 95 ans, et Tiekō Catutani, 86 ans, sont les deux filles de Ikuta Mizobe, la première victime du Shindo Renmei. Elle gardent, encore aujourd'hui, la mémoire vive de l'assassinat de leur père, le 7 mars 1946, à Bastos. « C'était un leader local de la communauté. Lors de la capitulation, il avait entendu le discours de Hirohito à la radio, avec l'un des rares postes qui avait échappé aux réquisitions. Il est allé voir les autres, pour leur dire que c'était fini et qu'il fallait faire attention », explique Tiekō Catutani. C'est ainsi qu'il s'est retrouvé placé sur la liste noire du Shindo Renmei.

Une balle dans le dos

« Le Shindo Renmei précédait ses meurtres d'avertissements, en demandant aux "traîtres" de procéder d'eux-mêmes au suicide rituel des déshonorés, le seppuku [éventration] », raconte Fernando Morais. L'exécution de Ikuta Mizobe a été précédée de deux mises en garde.

La famille a d'abord retrouvé, fiché sur un mur, le dessin d'un cœur sanglant. Pour le Shindo Renmei, les makegumi étaient en effet des « cœurs sales ». Puis, plus tard, un homme est entré dans la maison pour réciter l'oraison funèbre du chef de famille.

Ikuta Mizobe a été exécuté quelques jours plus tard. « Il a été abattu d'une balle dans le dos par un jeune tueur à gages, qui s'est ensuite enfui à cheval », raconte Tiekō Catutani.

La blessure, pour les deux filles, n'est toujours pas cicatrisée. « Mon père n'avait fait de mal à personne. Il était innocent. Il avait simplement dit la vérité », s'emporte Haiko Higuchi. En 2006, soixante ans plus tard, elle a reçu la visite de la fille du meurtrier, venue lui demander pardon.